

Martine Ouellette

Rapport de stage collégial

Yendane, Sénégal - Juin 2018

Lorsque je me suis inscrite dans cette aventure, j'étais en voie de terminer ma première année de Cégep. J'avais 17 ans, pas d'emploi, pis je venais tout juste de commencer une relation sérieuse avec le gars qui vivait à deux rues de chez nous. C'était la session la plus facile de ma vie, j'avais des amis par-dessus la tête, une relation pas pire saine avec mes deux parents pis un chum ben cute qui prenait soin de moi. La vie allait bien pis je m'étais dit qu'embarquer dans ce projet-là serait « chill ». Donc, que l'aventure commence!

Quand j'étais petite, mon père nous faisait toujours écouter, à mon frère, à ma sœur et à moi, des reportages sur la pauvreté en Afrique. Il nous disait sans arrêt que l'Afrique c'était pauvre pis qu'on était dont bien ici, au Canada. Ben drastique, le père, 10/10 pour cette notion. Il nous disait toujours aussi qu'au lieu de jeter les choses qu'on ne voulait plus, qu'on devrait les donner au suivant ou à ceux dans le besoin. À chaque fois que je ne voulais plus quelque chose, je disais toujours à mon père de le donner aux enfants en Afrique et il me disait à chaque fois qu'il le ferait (j'suis ben sceptique que le tout se soit rendu, par exemple.) Vous vous demandez probablement où je veux en venir avec cette histoire, hein? Eh bien, grâce à mon père et sa manière étrange de nous montrer les différences entre l'Afrique et l'Amérique, ça m'a donné le goût de faire ça. D'aller dans un pays, dans un village, où la richesse n'est pas à son meilleur, afin d'y laisser ma trace et mon aide au mieux de mes connaissances. Je voulais aussi apprendre, acquérir, m'enrichir et sortir de ma zone de confort. J'ai toujours vécu dans un pays riche et je voulais vraiment savoir c'était quoi de ne pas pouvoir ouvrir la lumière quand je le veux, avoir une quantité d'eau restreinte pour prendre ma douche, ne pas avoir l'air climatisée à profusion quand que je crève de chaud et même, ne pas grignoter quand j'ai rien à faire.

À la première formation, c'est là que ma bulle a pété. On ne m'a pas juste montré des enfants qui jouaient avec tout ce qu'il trouvait avec mon père en « background » qui nous répétait à quel point on était bébé gâté avec nos barbies et nos camions. On nous a présenté tous les aspects du Sénégal, la culture, la routine, la langue, la faune, absolument tout. Eh

wo minute, papillon! Ce n'est pas ce que je pensais aller faire là-bas moi! Aucunement. Pourtant, je me rappelais toujours de mon objectif, celui de sortir de ma zone de confort. Je l'oubliais pas, celui-là. Les autres formations aussi, me faisaient stresser davantage. Étant une fille faisant de l'anxiété, ce n'était pas évident de « pas stresser » ... Le monde me disait juste de lâcher si j'étais trop stressée. As-tu déjà vécu tellement de stress et d'anxiété que t'étais pas capable de faire ce que tu voulais? Parce que moi oui, pis je m'étais jurée que mon anxiété, après tout ce qu'il m'avait empêché de faire, ne m'arrêtera pas de réaliser le rêve dont je souhaite depuis que je suis toute petite.

Le processus d'un an afin de réaliser ce rêve n'a pas toujours été rose, pis je le cacherais pas à personne. Beaucoup de rencontres, de levée de fonds, d'accrochages entre les personnes. Un beau mélange de stress, de peine, de scénarios, de peur, de panique, de joie, d'excitation... Ces émotions-là étaient présentes tout le long du processus, mais également tout le long du stage. Lorsque j'ai dû quitter le Canada ce 1^{er} juin, eh lala que j'étais réticente! Je pleurais tellement que la douanière me regardait un peu croche. Je me demandais tellement ce que je faisais-là. Est-ce que j'étais prête à vivre ça? Et si l'avion crash au-dessus de l'océan? Comment je vais faire pour sortir de ma chambre si y'a un serpent devant ma porte? D'un coup qui a une tarentule sur la toile de mon lit je fais quoi? Sérieusement, ces questions-là étaient trop présentes dans ma tête! Ça faisait juste me stresser et me remettre en question. Les deux premières journées en famille ont été les plus pénibles du stage. Pas parce que ma famille était méchante ou quoi que ce soit, mais simplement à cause du fameux choc culturel dont on n'arrêtais pas de parler lors des formations. J'ai vécu une crise constante durant ces quarante-huit heures. Je suis une fille qui aime être ailleurs durant la journée, mais qui crave son lit le soir. Dormir loin est difficile pour moi, encore plus quand je suis à 10h d'avion de chez moi. Au fil du temps, je me suis habituée à être là et à me sentir chez moi. Ok, j'avoue que je restais dehors le plus longtemps possible après le souper jusqu'à temps que je sois hyper fatiguée pour m'endormir direct en arrivant dans mon lit, mais coudont, on s'habitue comme on peut! Ce qui me dérangeait le plus était les bruits. Je m'imaginais tout plein de son comme si un monstre se promenait dans la chambre. Donc je me suis fait une playlist de musique calme sur mon cell que je connaissais par cœur pour que je puisse savoir, si je me réveille au milieu de la nuit, que c'est vraiment dans la chanson les petites clochettes, et non pas un serpent à sonnettes qui s'est infiltré dans ma chambre prêt à me manger tout rond. Je mettais le son au bout et je m'endormais. Je me suis adaptée hyper rapidement à ce mode de vie et je suis fière de moi.

Dans ma famille, il n'y avait pas beaucoup de personne. Il y avait Marie-Pascale et Victoria, mes voisines de chambre. Elles louaient des chambres à ma maman puisqu'elles habitaient en ville mais qu'elles enseignaient à l'école primaire du village. Marie-Pascale

avait une fille, Lydie, qui était ma nièce. J'avais également deux sœurs. Une de onze ans, Rosalie, et une de six ans, Nicole, d'où vient mon nom Sénégalais Rosalie-Nicole. Ma maman, DéLydie, m'avait demandé de choisir un des deux noms, mais les deux petites me regardaient avec des grosses étoiles dans les yeux et je ne pouvais aucunement trancher ! J'ai donc choisi de porter fièrement les deux. J'avais également un grand frère de vingt ans, Jean, et mon papa BouJo, mais je les ai vus simplement la première journée et ensuite ils sont partis je ne sais où. La personne avec qui ça l'a plus cliqué, c'est avec mon petit frère Maurice. Du haut de ses quatre ans, Maurice ne parle que le Sérère-Lala et comprend vaguement le français. Au départ, Maurice avait peur de moi. C'était une des premières fois qu'il rencontrait une personne blanche, donc il me regardait souvent de loin et m'ignorait quand je lui parlais. Quand je m'approchais, il se mettait même parfois à courir. Au fond, Maurice voulait rien savoir de moi. Vers le 4^{ème} jour, il a commencé à venir plus vers moi. Il a vu que je n'étais pas si méchante que ça, puisque je jouais beaucoup avec ses sœurs (donc mes sœurs aussi). Au fil du temps, Maurice s'est beaucoup accroché à moi, autant que je me suis accrochée à lui. La barrière de la langue était immense entre lui et moi, et pourtant, c'est avec lui que j'avais la meilleure communication. C'est avec lui que je partageais le lien le plus fort de tous les membres de ma famille. Quand nous avons quittés le village, très tôt le matin, Maurice me serrait très fort en utilisant toute sa force pour ne pas me lâcher. Il s'est mis à pleurer et à crier quand maman l'a repris pour que je monte dans l'autobus. Je pleurais aussi (évidemment). Ce stage m'a permis de faire une de mes plus belles rencontres qui fait en sorte qu'une partie de moi restera en Afrique pour toujours. La relation que Maurice a eue envers moi est en fait la même relation que j'ai eu envers le Sénégal; au départ j'étais réticente et à la fin je voulais pas partir! C'est pour cette raison que la relation avec Maurice a été pour moi la plus enrichissante, puisque nous vivions ensemble la même chose.

Grâce à ce stage, j'ai appris à profiter plus du moment présent. D'arrêter de prendre tout en photo pour montrer aux gens à quel point ma vie est nice. Profiter, c'est de parler, de toucher, d'écouter, de sentir, de regarder. D'utiliser nos sens, cinq cadeaux précieux que la vie nous a donnés. Depuis mon expérience, j'ai beaucoup plus de facilité à laisser aller les choses, à prendre des décisions pour moi-même et à contrôler mon anxiété. Ce stage, cette aventure que j'ai redouté depuis la première formation, a fait de moi une femme forte, généreuse avec de l'ambition et de la volonté. Si c'était à refaire, je serais la première à sauter dans l'avion. Je ne regrette rien.

Merci papa, d'avoir voulu me montrer à quel point on est « mieux » au Canada. Parce que tu m'as fait réaliser que je n'étais pas mieux ici ou pire ailleurs, mais simplement bien peu importe où je suis. Et ça, ça fait du bien à l'âme.



Maurice et moi. ❤️